

## Histoire de Mathias

by erkan

Mathias ouvrit un oeil avec la sensation très désagréable d'avoir un vieux cendrier orné de piques coincé au fond de la gorge et raclant douloureusement contre les parois, un étau métallique froid et vibrant se resserrant lentement autour des tempes tout en lui jouant de la musique militaire avec le volume à fond et l'impression déprimante d'avoir soudain migré dans le corps décati et perclus de rhumatismes de son grand-père Auguste - celui qui, à la fin de sa vie, ne pouvait même plus juste se gratter les couilles au réveil sans grimacer de douleur.

Et qui était mort, en plus - le grand-père.

Imaginez alors l'état actuel de ses articulations !

Bref, une bonne gueule de bois de « plus jamais ça » croix de bois, croix de fer.

Et ce satané réveil à lui hurler dans les oreilles qu'il doit aller bosser, je vais le...

Ah non.

Mathias réalisa trois choses absolument surprenante pour un lundi matin.

D'abord, son réveil diffusait de jolis chants d'oiseaux ainsi qu'une lumière douce et progressive au lieu de sa sirène maudite et de ses habituels chiffres rouges et agressif qui lui vrillaient les yeux, véritables démons de l'enfer du lève-toi, feignasse, tu vas encore être au retard au boulot. Ensuite, il n'avait mal nulle-part, même pas à la tête, ce qui était encore plus étonnant que le réveil vu ce qu'il s'était mis la veille. Enfin, il bandait à en soulever les draps façon tente de camping ce qui, s'il était honnête avec lui-même, ne lui était plus arrivé depuis... Longtemps.

Mathias s'assit sur le bord du lit.

Et illico, un nouveau train de surprises déroutantes le heurta de plein fouet.

Bim !

Et pas moins de quatre surprises, cette fois.

Un, il était tout nu. Or, il ne dormait jamais tout nu. Il détestait la nudité, surtout la sienne. Il n'était d'ailleurs absolument jamais tout nu. Sauf sous la douche, évidemment, mais s'il avait pu faire autrement... Et vite fait, la douche - eau, savon, rinçage, serviette - ouf, ça va, c'est terminé, j'ai sauvé au moins dix litres d'eau, la planète autant que ma dignité. Un jour sur deux. Voire trois. Il détestait la plage ou la piscine, n'avait plu bronzé que du visage et des avant-bras depuis la fac. Tenait les naturistes pour presque aussi pervers que les pédophiles.

Tout nu ? Quelle horreur !

Deux, il bandait toujours. Et dur avec ça. Bien droit. Avec cette sensation oublié depuis de nombreuses années que son gland était sur le point d'éclater façon puzzle, tellement... Ou si... Hum. OK. Penser à autre chose.

Et trois, il pouvait voir son pénis. Sans aller le chercher. Sans utiliser un miroir. Sans écarter son ventre. Juste baisser un peu la tête et... Le voir. Sur toute sa longueur. Même les bourses étalées de chaque côté sur le bord du lit. Il en fut tellement estomaqué qu'il failli murmurer « salut toi » comme dans une comédie bas de gamme et ne remarqua même pas le 6-pack de ses abdominaux impeccables et impeccablement épilés juste au-dessus.

Pas plus, d'ailleurs qu'il ne fit attention à l'épaisseur de ses cuisses de chaque côté, toujours épaisses bien que beaucoup moins qu'avant, mais épaisses surtout de muscles nouveaux et bien dessinés, cette fois, le modèle genre je fais de la muscu tous les jours et un triathlon par semaine et même, des fois, je le gagne !

Des cuisses comme ça.

La surprise numéro quatre est plus anecdotique mais citons-là quand même : il n'était probablement pas chez lui. Pas le chez lui dont il avait l'habitude, en tous cas. Tapis luxueux et super doux sous les pieds, meubles de style, déco soignée, espace dégagé, tableaux au murs, vous voyez - et l'impression qu'on aurait pu mettre la moitié de son appartement dans cette chambre. Avec toujours les chants d'oiseaux du réveil et cette lumière si douce pour les accompagner...

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel, maugréa-t-il avec un curieux mélange de terreur et d'excitation.

- Qu'est-ce que tu dis, mon chéri ?

Une voix de femme. Derrière lui.

Une main se posant en même temps sur son dos.

Mathias fit un véritable bond en hurlant avant de se retourner brusquement, réussissant l'exploit de se recroqueviller en position presque foetale tout en restant debout sur une jambe - se protéger, mais sans tomber, quoi. Se demandant évidemment ce qui était en train

de lui arriver, bon sang ! Prêt à tout, même à se battre. Et, croyez-moi, se battre pour Mathias, c'était vraiment...

Ah ouais, nan.

Pas prêt à tout, en fait.

Pas du tout.

#

Élodie Cauchin !

Il y avait dans ce qui devait être son lit vu qu'il venait de s'y éveiller, même s'il ne le reconnaissait absolument pas, tout comme il ne reconnaissait rien de cet étrange endroit, comme il ne se reconnaissait pas lui-même, il ne reconnaissait rien, même l'air ne semblait pas tout à fait le même - bref, il y avait Élodie Cauchin en nuisette, moitié allongée, moitié à quatre patte, tendant la main vers lui et lui souriant comme si elle trouvait normal et même plutôt sympa, presque attirant, qu'il soit lui, Mathias Grangé, complètement à poil dans le même lit qu'elle.

Élodie putain de sa mère Cauchin !

Je crois que vous ne vous rendez pas compte.

Élodie.

Cauchin.

Comme dans tous ses fantasmes d'adolescent, ses espoirs de jeune homme et ses regrets ensuite. Comme dans la moitié de ses conversations avec son psy, à l'époque où il en consultait un. Comme sur pratiquement tous ses dessins allant de l'esquisse sage au carrément pornographique quand il se rêvait encore en dessinateur célèbre. Comme à l'arrière de presque toutes ses pensées pendant tellement de temps...

Élodie Cauchin.

- Ça va ? On dirait que tu as vu un fantôme. Encore des cauchemars ? Tu devrais en parler au docteur Chin, tu sais. Récurrent comme ça, ça n'est pas normal.

- Euh... Ouais. OK.

Que dire d'autre ?

Et bien, ça :

- Élodie Cauchin, dit-il d'une voix blanche. Dans mon lit.

Élodie s'assit avec une grâce infinie et lui sourit.

Bon, une Élodie Cauchin passée de la bombe atomique du lycée à la version MILF d'elle-même - pas très classe comme étiquette, mais c'est tout ce qui lui traversa l'esprit à ce moment-là - avec sans doute aussi un vague sentiment d'avoir peut-être regardé trop de porno gratuit sur Internet dans sa vie - mais quoi, zut, difficile d'avoir les idées claires quand on se retrouve à poil et à bander comme un âne dans le lit d'Élodie Cauchin et qu'elle ne s'enfuit pas en hurlant en vous voyant comme ça - et toujours cette grâce innée, cette impression que tous ses mouvements sont coulés, dansés, ce regard d'une profondeur rare, ces seins, ces courbes...

Oh là !

Mathias se mit à regarder ses pieds et à penser à Mémé. Pas le moment de... Vous voyez.

- Élodie Grangé, maintenant, dit-elle en riant. Et ça fait bien quinze ans que c'est le cas. Tu as oublié ? Je dois m'inquiéter que m'appelles par mon nom de jeune fille, comme ça, à poil au milieu du tapis en position de Karaté Kid avec la tête effrayée de l'homme qui a vu l'ours de bon matin ?

Toujours ce sourire...

Mais beaucoup trop d'informations.

- C'est moi, c'est Mathias Grangé, dit-il d'une toute petite voix pour gagner du temps.

- Oui, ça je sais. Tu es bizarre, ce matin. Comme si tu dormais encore. Coincé dans un rêve du passé. Une espèce de somnambulisme ? Si c'est le cas, tu dois faire un rêve vraiment dingue.

Elle disait ça comme si de rien n'était.

Comme si ça n'était pas grave.

Elle lui posait vraiment beaucoup trop de questions - et s'il avait beaucoup fantasmé sur une situation du même genre avec elle, ça avait toujours été avec des scénarios comment dire... A little less conversation, a little more action, aurait dit le King. Il n'était pas préparé. C'est idiot, mais il n'avait pas vraiment pensé qu'il lui faudrait discuter avec elle.

Elle avait insisté sur le mot « vraiment » et Mathias la trouva incroyablement intelligente et perspicace d'avoir fait ça. Parce que oui, c'était dingue. Complètement dingue. Comme s'il avait brusquement popé dans la vie de cette fameuse meilleure version de lui-même que lui avaient tant vanté tous les manuels de développement personnels qu'il avait pu lire mais qu'il n'avait jamais rencontré ou même entraperçu, malgré tous ses efforts.

Pardon. Quelques efforts. Au moins au début.

Petits efforts...

Après, sans déconner, qui a du temps pour tenir tous les jours un journal avec les 5 réussites de la journée, les 3 gratitude, les je ne sais plus combien de moments de beauté et d'émerveillement, les... La barbe ! C'est long, c'est chiant et Netflix est bien plus facile et amusant.

Mathias n'avait jamais tenu très longtemps.

Au moins, il avait lu les livres, tout le monde ne pouvait pas en dire autant.

Et pour autant qu'il ait pu voir autour de lui, absolument personne n'était la meilleure version de lui-même - sauf Élodie Cauchin qui était à son avis la meilleure version de toute la moitié féminine de l'humanité, mais elle, elle était tellement au-dessus, qu'il ne la comptait même presque plus dans l'humanité - nan, les autres, les gens normaux, ordinaires, ceux qu'on voit partout, eux, au mieux, ils couraient après une version juste un peu moins pourrie d'eux-même, non ? Ou alors, si c'était ça le meilleur, c'était à désespérer !

Bref. Dingue. Le mot juste.

- Tu voudrais pas t'habiller ? Ajouta-t-elle en riant franchement et en se levant, dépliant un corps absolument... Non pas que le spectacle me déplaise, mais les enfants ne vont probablement pas tarder.

Elle lui souriait toujours. Elle lui avait même fait un clin d'oeil !

Mathias mit du temps à réaliser.

Les... Enfants ?

Quels enfants ?

#

Ces enfants-là !

La porte s'ouvrit brusquement. Les enfants entrèrent en courant. Mathias poussa un petit cri de souris et se replongea sous la couette avant que quiconque d'autre qu'Élodie ait pu le voir tout nu au milieu du tapis. Il nota au passage que les draps étaient incroyablement lisses, doux et sentant bon le propre comme dans une pub d'adoucissant.

D'ailleurs, les enfants étaient eux aussi incroyablement blonds, souriants, propres et probablement bien élevés, habillés de pyjamas à leur taille, à la mode et hors de prix - même si Mathias n'avait jamais compris l'intérêt de mettre de l'argent dans des vêtements d'enfant,

c'est trop vite trop petit ou déchiré pour être rentable - bref, des enfants encore plus parfaits que dans une pub d'adouçissants ou un petit dépliant des témoins de Jéhovah.

- Papa !

- Maman !

- Papa-maman !

Trois enfants.

Se prenant un coup de chère tête blonde dans les dents, Mathias constata que même leurs cheveux sentaient bons - il eut même l'impression qu'ils sentaient l'adouçissant. Quelques chose comme fleurs blanches ou muguet de printemps - une odeur de marketing à la con. Et le - la ? - plus petit avec de longs cheveux et de magnifiques yeux bleus portait pourtant encore sa couche de la nuit tout en ne sentant absolument pas le pipi.

Dans le chaos qui suivit et auquel il eut la présence d'esprit d'échapper (plus ou moins) en prétextant une aussi soudaine qu'incompréhensible migraine qui l'empêchait de participer avec enthousiasme à ce qui ressemblait à un rituel de famille heureuse - ou blindée à la coke et au LSD - il put quand même glaner quelques détails.

D'abord, Élodie était bel et bien sa femme et ces trois petits démons blonds ses enfants - leurs enfants. Qu'ils avaient fait ensemble, quoi. Genre, un papa, une maman, la petite graine, zizi-panpan, tout ça à l'ancienne. Il avait donc couché au moins trois fois avec Élodie Cauchin - sans doute un peu plus - Il avait pu poser ses mains sur elle et elle avait posé ses mains sur lui. Un peu partout. Et avec envie ! Il l'avait probablement vue à poil, sous pas mal d'angles différents si ce n'est tous et ça avait dû être comme vingt ans de tous ses fantasmes sexuels d'adolescent mais puissance deux-cent !

Et il ne s'en souvenait même pas !

Quoi que ce soit qui était en train de lui arriver - réalité virtuelle, transfert de conscience, déchirure du multivers, gigantesque blague super bien foutue, début d'un Alzheimer précoce ou n'importe quoi d'autre, peut-être un mélange bâtard de tout ça, ce n'était pas cool.

Nan, vraiment pas.

Revenons aux enfants : l'aînée, 8 ans, s'appelait Myosotis, le cadet, 5 ans, Philotin et le benjamin, 2 ans et presque trois mois, Anatole (c'était donc bien un garçon).

Sérieux, c'était quoi, ces prénoms ? Ils avaient perdu un pari ? Trois fois, alors. Ou, un soir de beuverie, complètement déchirés, elle probablement au vin blanc et lui au whisky japonais, ils avaient tapé genre : « hey, chatGPT, donne-nous trois prénoms d'enfants bien grotesques pour qu'ils nous en veuillent à mort quand ils seront grands de les avoir appelés comme ça. » - ou demandé à Siri qui leur avait répondu n'importe quoi.

Il ne voyait aucune autre explication possible.

Ça avait été dur de se retenir de faire une réflexion. Mathias était très fier d'y être parvenu - migraine ou pas, Élodie lui aurait sans doute reproché un bon gros « putain mais quels prénoms de merde ! Y avait des soldes sur la connerie quand y sont nés, ces trois-là ? » au beau milieu de leur rituel de série télévisée cul-cul du matin sur la famille parfaite et gnagnagna papa je t'aime et je veux quand même un câlin - ooooooh, c'est trop mignon !.

Écoeurant.

Ils étaient ressortis aussi vite qu'ils étaient arrivés - en courant et pourtant sans se rentrer dedans ou se cogner aux meubles. En criant et même leurs cris avaient quelque chose de mélodieux, comme s'ils savaient d'instinct crier en do majeur avec reprise à la tierce. Et en agitant les bras et les doudous dans tous les sens sans rien renverser ni casser ni se frapper les uns les autres.

Mathias en était resté l'éberlué.

- Myo va probablement vouloir faire le petit déjeuner pour toi, dit Élodie en attrapant un truc soyeux et doux qu'elle se mit sur les épaules. Si tu ne veux pas manger brûlé comme la dernière fois, je crois qu'il faut que j'aille superviser un peu, non ?

#sourirecomplice #petitrireincroyablementsexy #intimitédefou.

Et sa fille avait un diminutif en forme de cri de chat.

Wouaou !

C'était comme une mix-tape étrangement perverse du Paradis et de l'Enfer.

- Oui, avait-il répondu, ne trouvant rien d'autre, OK.

- Ne tarde pas trop quand même, lui lança-t-elle en sortant de la chambre, s'arrêtant un instant dans l'embrasure de la porte pour lui lancer un regard à la fois infiniment chaleureux et légèrement étonné. Il faut que tu sois prêt à 9h pour ton point avec Pierre. Tu nous l'as assez répété hier soir. Comme tu le dis toujours, être le boss n'interdit pas d'être ponctuel, bien au contraire.

» Et, ce matin, c'est ton tour de sortir le chien.

Quel point ?

Qui était Pierre ?

Le boss de quoi ?

Et ils avaient aussi un chien ?

Mathias se dit qu'il conduisait aussi probablement une Tesla.

Qu'est-ce que c'était que cette version bien tordue de la réalité ?

#

Mathias prit une douche. Longue et chaude. L'esprit complètement arrêté. Sur pause. Incapable de penser à quoi que ce soit, de comprendre ce qui était en train de lui arriver ou d'imaginer comment y répondre et s'y adapter.

Tête sous l'eau. Bouche ouverte. Pensées blanches.

Même plus capable d'être gêné d'être aussi longtemps sans vêtement pour se cacher.

Il était toujours lui, Mathias Grangé - mais un Mathias Grangé qui n'aurait pas raté sa vie professionnelle à force de courir après des rêves inaccessibles. Un Mathias Grangé qui aurait réussi à séduire Élodie Cauchin jusqu'à l'épouser et lui faire des gosses. Un qui n'aurait pas cherché (ou pas trop) à enfouir ses névroses et ses échecs sous la bouffe trop grasse, la clope et l'alcool. Et qui aurait eu le temps et l'énergie de prendre soin de lui :

Dans la glace, un quarantenaire musclé et bronzé, le torse épilé, la calvitie assumée en crâne rasé mais petite barbe poivre et sel impeccablement taillée, tatoué sur l'épaule droite d'un motif géométrique complexe, un petit anneau discret à l'oreille lui rendit son regard de vache passive et surprise, occupée à regarder passer les trains pour la première fois de sa vie.

Mathias eut envie de meugler.

Il eut envie de se pendre, aussi. C'était ça la vie qu'il aurait pu avoir si ? Mais si quoi ? C'était quoi LA mauvaise décision, celle qui l'avait définitivement fait dérailler, rater cette vie idéale de carte postale qu'on lui jetait soudainement à la gueule ? Hein ? C'était quoi ? Quand il repensait à sa vie, à son passé, il lui semblait qu'à peu près toutes ses décisions un tant soit peu importantes avaient été des mauvaises décisions, des bourdes phénoménales, des générateurs d'échecs cuisants et de regrets de même - que c'était une sorte de réflexe atavique autodestructeur, chez lui, de choisir le mauvais chemin.

On lui jouait quoi, là ? Une version bien tordue du fantôme des Noël's futurs ?

Quoi que, si le cadeau c'était Élodie Cauchin...

Mathias secoua la tête. Arrête avec Élodie Cauchin, si dit-il. Réfléchis !

Prendre ça comme un « cadeau » de la vie ? Ne pas se poser de question. Accepter.

Épouser le courant pour mieux le façonner plutôt que de chercher à aller contre et risquer de se briser, comme lui répétait l'escroc auto-intitulé « coach de vie » qui lui avait pris une fortune pour des conseils niveau fortune-cookies et des encens qui puent les pieds et le patchouli quand il avait abandonné son psy pour lui - là encore, une très mauvaise décision.

OK, super.

Pourquoi pas ?

Voir un peu ce que ça fait d'être lui version qui a réussi sa vie.

OK.

Mais comment ?

Il avait une femme probablement très différente de l'espèce d'idéal romantico-sexuel qu'il s'en était fait à partir de ses fantasmes d'adolescent. Il avait trois gosses, un métier, une boîte à gérer, des amis, des habitudes, une maison et un chien - tout une vie qu'il ne connaissait absolument pas. Comment gérer ça ? Il se connaissait bien, même projeté dans le corps remodelé en couverture de Têtu, il restait toujours le bon vieux même Mathias Grangé - Mathias la menace ou Mathias la disgrâce, comme on l'appelait en fac, déçu que Mathias ne rime ni avec catastrophe, ni avec échec - Mathias qui va jamais à Dallas et vous savez pourquoi ? Parce qu'il a pas la classe ! - il ne se donnait pas vingt-quatre heures avant de faire une mega-boulette et de tout faire foirer.

Rien que d'y penser, il se mit à...

Non, toujours pas.

C'était déroutant.

L'ancien Mathias se serait mis à suer à grosses gouttes tout en ayant froid dans le dos, mais ce Mathias-là semblait avoir des réflexes de maître-zen incrustés dans toutes les cellules du corps - dans sa tête, c'était la panique mais d'extérieur... Rien.

L'honnêteté aurait voulu qu'il avoue tout.

En plus d'être canon, Élodie était intelligente et empathique, ça il le savait. Même sans sortir avec, il l'avait suffisamment approchée pour le savoir, pas juste le supposer ou le fantasmer. Elle comprendrait. Elle finirait par comprendre s'il parvenait à lui expliquer. Peut-être pourrait-elle l'aider. Peut-être saurait-elle quoi faire. Peut-être même, soyons fous, elle trouverait dans l'aventure des raisons de l'aimer encore plus qu'elle ne le faisait déjà !

Non.

Non, non, non, il ne pouvait pas faire ça - peut-être, peut-être, peut-être et puis quoi encore ? C'était bien de lui, ça, le bon vieux lui, toujours à enfiler des pièces à perte dans la machine à espoirs sans absolument rien derrière pour les concrétiser.

Il ne parviendrais pas à lui expliquer. Elle ne comprendrait pas. Et alors, quoi ?

Mathias renonça à parler. Par peur de n'être pas cru, de passer pour un fou, d'être rejeté. De tout casser. Avec aussi la possibilité, quand même, s'il jouait bien sa partition aujourd'hui, que personne ne se doute de rien et que la soirée soit sympa, genre cheminée et petit verre de vin, les enfants au lit, musique d'ambiance et lumière tamisée...

La possibilité, quand même, ce soir, de coucher avec Élodie Cauchin !

Hé ! Rien de sale, hein ? Rien de répréhensible, que de l'amour. Une relation adulte et consentie.

Bon, ouais...

Ça posait quand même des problèmes éthiques de fou-furieux, son histoire - est-ce que c'était du viol ou de la manipulation s'il couchait avec la femme d'un lui-même d'une autre réalité sans lui dire qu'il était à la fois lui et pas du tout lui ?

Mathias préféra arrêter de penser pour aller s'habiller.

Il l'avait vu en passant pour se rendre dans la salle de bain de leur suite parentale : il y avait un dressing de fou ! De la taille de son ancien salon, au moins. Avec une partie rien que pour lui, des miroirs et même des éclairages à LED dans les penderies.

La classe à Dallas !

Tiens, d'ailleurs, ça lui faisait penser : il habitait où, au fait ?

#

Et bien, il habitait à Paris.

(Il l'aurait parié.)

Où, il ne savait pas trop, mais définitivement intra-muros - par la baie vitrée faisant face à leur immense salon-cuisine-salle-à-manger, et donnant sur une jolie petite terrasse aménagée, il pouvait voir des toits, des toits et encore des toits jusqu'à Montmartre.

- Monte là-d'sus, tu verras Montmartre, dit Élodie en lui montrant la table.

- Hein ?

- Tu regardais pas la fenêtre...

Non, vraiment pas.

- Tu es bizarre ce matin, décidément.

Mathias battit des paupières, très vite. Il essaya un sourire qu'elle lui rendit par-dessus la fumée de sa tasse de café. Sans doute une sorte de rituel entre eux.

- Papa va monter sur la table ?

- Non, ma chérie, pas ce matin. Papa n'a pas l'air trop dans son assiette, ce matin.

- Mais c'est normal, enchaîna Myosotis avec un grand sourire, parlant fort et détachant bien les syllabes, c'est le p'tit dej, y peut pas être dans son assiette, il est dans son bol !

- Ah ouais, y nage dans le lait avec les céréales pouffa son frère avec un prénom bizarre (Ti- quelque chose - Tilopin ou Tipotin, un truc dans l'genre - mince, il ne se souvenait déjà plus quoi). Regardez, il a des céréales dans les narines !

Et chacun d'en remettre une couche.

Navrant.

Mais marrant - au moins, le Mathias-parfait semblait avoir le même humour idiot, bas de gamme et lourd que le Mathias-normal et il l'avait transmis à l'ensemble de la famille. C'était toujours quelque chose à quoi se raccrocher.

- Ah ouais, et même, commença Mathias en se forçant à paraître joyeux, normal et inspiré, prêt à lâcher le summum de la vanne du petit-dej, ouais, même que... Hum... Dans mon bol. Ah ouais...

Hum. Raté.

- OK, dit Élodie en faisant trainer les syllabes et en se levant dans un mouvement incroyablement gracieux. J'emmène les deux grands à l'école et Anatole chez la nounou, c'est l'heure, on est prêt.

» Tu as été bien long sous la douche, ajouta-t-elle avec une légère trace de déception dans la voix. Tu aurais pu venir avec nous. Toute seule avec les trois, tu le sais, des fois...

- Je...

- Papa va tuer la planète, y prend des douches trop longues, dit truc avec un prénom moche.

- Oh là là c'est pas bien !

- Au coin, Papa, au coin !

- Allez, les enfants, en route ! C'est l'heure.

- Mais Papa il a...

- C'est pas beau de montrer du doigt, Philotin (voilà, c'était ça le prénom bizarre qu'il n'arrivait pas à retenir - Philotin - sérieux, s'il était destiné à rester là longtemps, il allait devoir s'entraîner à le dire sans éclater de rire). Et on y va, j'ai dit. On mettra Papa au coin ce soir.

- Oh oui ! Oh oui ! Oh oui ! (Les trois, en chœur)

Quoi ?

Les trois encore, en chantonnant :

- Ce soir, on va mettre Papa au coin ! Ce soir, on va mettre Papa au coin !

- Ah ouais... J'ai peur. Je le f'rais plus.

Séance d'au-revoir et de bisous mouillés, câlins papa comme si on n'allait pas se revoir des six prochains mois - et Mathias se dit que si ça pouvait être possible, le temps qu'il s'habitue à sa nouvelle vie, quoi, non ? En douceur. Le temps de. Voilà, quoi. Vraiment pas ? Probablement pas. Lui, gamin, il aurait rêvé de pas voir son père pendant six mois - toutes les conneries qu'il aurait pu faire... Mais ceux-là ne semblaient pas câblés comme ça. Évidement. Mathias-parfait, what else ?

Bon, tant pis, à ce soir alors.

Et les lèvres d'Élodie qui effleurent doucement les siennes.

- On file. Tu penses à Max ?

Pas du tout. Mais il fit quand même oui de la tête.

Qui était Max ?

- Nan, je disais ça parce que tu es habillé. Comme si tu... Oublies ça. À ce soir, mon chéri.

Oui.

« Mon chéri » - la belle vie !

Le bruit et le mouvement se déplacèrent dans l'entrée de l'appartement, s'y déployèrent là deux minutes et puis la porte qui s'ouvre, qui se ferme, le bruit au-dehors, l'ascenseur et puis plus rien. Le silence.

Enfin seul.

Avec un aboiement.

Max !

#

Max le chien.

Ah nan mais en fait, Max le vieux chien ! Le super vieux chien. Une espèce de labrador croisé tout et n'importe quoi, plutôt moche et trop gros, qui dort dans son panier toute la journée, ne se lève que pour manger et quand c'est l'heure de sortir faire ses besoins. Aux trois-quart sourd, moitié aveugle, qui boite et se déplace plus lentement que ma grand-mère avec son déambulateur. Qui déclenche une alerte au gaz toxique à chaque fois qu'il pète, probablement, et probablement aussi qu'il est du genre à péter souvent.

Tiens, là, par exemple, de stress d'avoir reniflé la main de son maître et d'avoir peut-être décelé un truc pas comme d'habitude - une raison en tous cas d'avoir un léger mouvement de recul, un petit gémissement plaintif.

Un pet bien sonore et...

Oh merde ! C'est une vraie infection.

Mathias alla ouvrir la fenêtre, la main sur le bas du visage, presque les yeux qui pleurent.

- Et bah, mon pépère, mais qu'est-ce qu'on te donne à bouffer pour que tu pues comme ça ?

En même temps, ça le faisait marrer.

Mathias avait toujours été friand d'un bonne blague de pet.

- Tu dois le faire exprès, mon salaud, c'est pas possible !

Avec Max, il se sentait plus à l'aise qu'avec Orchidée, Pulotin et l'autre là, Alain Afflelou ou Atol, un nom d'opticien à la con. Le petit. Une bonne bouille, cela dit. Direct, il l'avait bien aimé, celui-là. Les deux autres, c'était dur à dire, mais celui-là il avait l'air sympa.

Max, c'était juste un chien - un corniaud, comme lui. Vieux et moche, comme lui. Lui avant, évidemment. Mais au fond, comme lui. Un peu paumé. Pas méchant.

Il s'était attendu à un truc de race avec pedigree, nom dans le genre de ceux de ses enfants et parcours de promenade interminable à tirer de toutes ses forces sur la laisse histoire de bien le faire transpirer dans son petit costard Armani cintré qui lui allait comme un gant. Un qui aurait tout de suite reniflé qui il était vraiment et l'aurait mordu ou lui aurait aboyé sans discontinuer dans les oreilles ou lui aurait pissé sur la jambe ou les trois à la fois.

Mais non.

Max était un bon chien, un comme il les aimait bien. Peut-être qu'il restait encore pas mal du Mathias-normal caché sous le physique musclé du Mathias-parfait après tout.

- Au moins avec toi, ça va bien s'passer, hein mon gars ?

Max pencha la tête et lui lécha la main.

OK, pas le maître habituel, pas tout à fait, mais pas loin, quand même copains.

Bon chien.

Sortir le chien.

Parce que Max pouvait sortir ? Mais le pauvre vieux serait mort d'épuisement avant d'être même simplement sorti de l'immeuble ! Déjà pour venir de son panier jusqu'à lui renifler les pieds, il en tremblait sur ses pattes et respirait fort comme s'il était à deux doigts de défaillir, alors sortir ? Dehors ? Ce serait tout de même idiot de commencer cette nouvelle vie de Mathias-parfait en tuant d'épuisement le chien de la famille (probablement adoré des enfants) - et le seul véritable allié sur qui compter qu'il avait pour l'instant.

Alors comment...

Max tituba doucement jusqu'à la porte fenêtre de la terrasse, gratta un peu, gémit, tourna la tête vers Mathias en agitant lentement la queue.

- Ah d'accord. OK. Je suppose qu'on peu dire que c'est aussi sortir.

Mathias alla donc lui ouvrir la porte-fenêtre.

Max n'attendait que ça - il sortit sur la terrasse, pas trop loin, fit ce qu'il avait à faire, se retourna pour sentir le résultat, parut satisfait de lui-même et rentra dans l'appartement pour aller directement dans son panier s'écrouler avec un gros soupir de soulagement.

- Ah ouais, dit Mathias, comme ça, direct au beau milieu ? Tu t'emmerdes pas mon salaud, regardes-moi ça ! Qui c'est qui...

Alors seulement, Mathias avisa la petite pelle et la réserve de petits sacs sous un élégant petit auvent le long du mur. Tout petit, tout mignon, avec un adorable petit logo de tout petit chiot dessus. Hou ! trop chou, poupinou ! Alors seulement aussi, Mathias comprit pourquoi Élodie avait paru surprise qu'il se soit bien habillé avant d'avoir sorti le chien.

'Commence bien...

Mathias dut changer de costume - à cause des bas de pantalon et un peu d'une manche aussi - par miracle, la chemise n'avait rien. (Inutile d'épiloguer sur la consistance quasi extraterrestre, en tous cas innommable des crottes de son chien.) Et puis, le Hugo Boss qu'il venait d'enfiler réussissait l'exploit d'être encore plus cintré et de le mettre encore plus en valeur que le Armani précédent qu'il avait pourtant trouvé parfait.

Tout n'était pas négatif.

Un mal pour un bien qui vaut mieux que deux tu l'auras la peau d'l'ours !

Et il était certain qu'il aurait quand même été sexy habillé d'une peau d'ours.

Il aurait même pu profiter de ce moment de solitude pour réfléchir un peu, élaborer des plans trouver des indices sur ce qu'il s'était passé et un semblant d'explication - mais non. Il restait Mathias-normal à l'intérieur et son esprit restait, lui, désespérément vide autour de vieux refrains métal des années quatre-vingt chantonnés en boucle, de flashes d'admiration devant ses costumes, ses chaussures, ses cravates, ses montres - mais trop la classe ! Pas moins de vingt-cinq montres de luxe dans un tiroir prévu pour, frérot ! - de considérations et d'interrogations sur ses repas à venir et de la possibilité s'il la jouait fine d'avoir ce soir une relation sexuelle avec Élodie Cauchin.

- Pas très #MeToo compatible, ça quand même, mon vieux, se dit-il à voix pas trop haute en se regardant dans la glace de l'entrée tout en fantasmant tout un tas de trucs sur le petit meuble à chaussure, la porte à peine refermée et des fringues qui volent dans tous les sens et...

Pas tellement, non.

Mais bon.

(Et calme toi sur les images mentales, garçon, ton pantalon est tellement moulant que ça se voit grave quand tu es même aux tout débuts d'une érection...)

Mathias s'était toujours considéré comme un gars bien. Respectueux des femmes. Pas violent, pas abusif, pas manipulateur - un type bien, quoi. Normal. Comme il faut. Qui n'avait par exemple, jamais sifflé une fille dans la rue, emmerdé des gamines à peine pubères à une fête de famille avec des blagues super limite ou envoyé une photo non sollicité de sa bite à qui que ce soit. Vous voyez ? Un gars bien. Et même pas hostile à donner un coup d'main dans la maison de temps en temps, hein ? Depuis le temps qu'il était célibataire, de toutes façons, c'était pas comme s'il ne savait pas faire.

Comme il le disait souvent :

- Techniquement, je suis un incel, mais alors philosophiquement, wouaou, trop pas !

(S'il y avait un ou une jeune dans l'assistance, il ou elle levait généralement les yeux au ciel en entendant ça pour bien signifier combien il ou elle trouvait grotesque un adulte qui essayait de parler comme un jeune - boo-mer !)

Mathias s'était aussi toujours félicité de ce que, s'il avait été célèbre, et bien, lui au moins, il n'aurait jamais eu de truc sordide de son passé qui serait remonté lui péter à la figure et le trainer devant les tribunaux - les officiels comme les populaires. Au pire, quelques vannes un peu lourdes qu'aujourd'hui il ne referait pas. Mais pré-Internet, donc ça ne remonterait pas. Et puis rien de grave.

Mais là...

- Elle m'a épousé, quand même. Moi. Mathias Grangé. Pas un autre type dont j'aurais pris la place. Vraiment moi. Juste avec des choix de vie un peu différents. C'est pareil, non ? C'est pas vraiment abuser.

Il avait toute la journée pour y penser.

C'est à dire, le connaissant, qu'il avait toute la journée pour penser à y penser, le remettre à plus tard parce que pas le temps, là, et trop fatiguant, ne pas y penser finalement,

rêvasser à des trucs plus marrants et arriver le soir en se laissant guider par le mouvement tout en ayant l'impression d'avoir pensé, pesé et choisi sa vie.

Mathias si léger et toujours indécis.

#

Quand il partit pour le travail, Mathias était probablement très en retard.

Il n'avait absolument aucune idée de où il devait aller, de pourquoi il devait y aller, pour y faire quoi, comment, combien de temps ni avec qui, juste qu'il devait retrouver un certain Pierre à 9h - ou être prêt à 9h pour ensuite retrouver ce Pierre, ça n'était pas très clair. Surtout qu'il ne savait pas où il devait le retrouver, pour quelle raison, ni même qui était Pierre.

Mais il avait été en retard à peu près tous les matins de ses quarante-deux ans de vie. Même quand il était tout petit. Sa mère disait : « je ne sais pas comment on se débrouillait, mais même quand il était bébé, on était tout le temps en retard ». Elle gloussait en disant ça. Non sans une pointe de tristesse. Partir de chez lui le matin en ayant l'impression d'être en retard était un réflexe profondément ancré, qui se déclenchait même les rares fois où il ne l'était pas - peut-être carrément un truc qu'il aurait transmis à ses enfants s'il en avait eu - une transmission de la poisse par ce machin, là, les pis génétique, pas trop compris le fonctionnement mais visiblement on pouvait transmettre ses névroses et ses imperfections à ses gosses en plus de leur couleur de cheveux et leur type de peau - la nature était décidément une sacrée farceuse.

Il était déjà 9h45, so...

Dernier étage, donc ascenseur.

Il supposa que l'immeuble était assez cossu pour avoir son propre parking, que sa voiture y était sur une place probablement attitrée - voire deux, et madame conduisait tout

aussi probablement une Mini ou une Fiat 500 qui y serait encore vu qu'elle n'allait pas prendre la voiture pour emmener les enfants à l'école alors que c'était à 5 minutes à pieds. Il supposa aussi que le dit parking était au sous-sol.

Il avait trouvé sa clé dans la boîte à clés - et il s'était trompé plus tôt, il ne conduisait pas une Tesla mais une Audi eTron - pas trompé de beaucoup, cela dit. Rien que l'idée qu'il puisse rouler en Audi le fit un peu ricaner. Ce qu'il avait pu se moquer quand il était l'ancien lui... Obligé de reconnaître, en même temps, que c'était quand même la classe. Mais que le Mathias-parfait avait décidément un problème avec les noms - entre le fils Philograin et la voiture étron, bon.

Il habitait au huitième, il n'y avait qu'un seul sous-sol (ouf).

L'ascenseur s'arrêta au quatrième pour laisser entrer une dame entre deux âges, plutôt bien habillée, assez sèche, levant le menton pour réussir à prendre tout le monde de haut malgré sa petite taille et portant dans les bras un minuscule chihuahua en manteau de fourrure qui grogna sur Mathias.

- Monsieur Grangé.

- Madame...

Elle resserra encore les lèvres, visiblement vexée.

- Vous direz à votre femme et à vos enfants de faire moins de bruit dans les escaliers, s'il vous plaît, monsieur Grangé ? On n'est pas au cirque, ici. On ne laisse pas ses enfants hurler dès l'aube dans les parties communes. Pensez aux personnes âgées. Et il y a un ascenseur, autant l'utiliser.

Le petit chien lui gronda dessus de plus belle.

Et Mathias fut pris d'une bouffée d'orgueil et d'affection aussi subite qu'inattendue pour ses enfants, se reprochant de ne pas parvenir vraiment à retenir leurs prénoms au point

de s'en moquer. Bêtement. Des enfants qui faisaient ainsi enrager la bourgeoise ne pouvaient pas être de mauvais enfants.

Donc, les escaliers d'habitude. Il faudrait que Mathias s'en souviene - en espérant qu'ils n'avaient pas l'habitude de les prendre aussi pour remonter. Huit étages quand même - encore qu'avec ce corps affuté, c'était sans doute presque facile.

- Désolé, dit-il.

- Désolé, désolé...

Rez-de-chaussée.

- Bonne journée !

- Vous penserez à lui dire...

- Oui, oui - sur le ton du cause toujours.

Portes refermées.

Le parking était bien au sous-sol - logique - et il n'eut aucun mal à trouver sa voiture, vu que c'était quasiment la seule encore garée là à cette heure. Juste à côté d'une petite Cooper S avec les deux bandes sur le capot, qu'est-ce que je vous disais !

Mathias s'installa au volant.

Et maintenant ?

#

Le début fut facile.

Quoiqu'un peu éprouvant.

Démarrer la voiture. Fouiller dans le GPS. Trouver une localisation appelée « boulot ». Appuyer sur OK. Merder un peu, au début, heureusement que dans le parking et en réussissant de justesse à ne rien heurter, parce qu'il n'avait pas l'habitude de conduire ni une boîte automatique, ni une voiture de cette taille, qui mettait sûrement moins de cinq

minutes pour passer de 0 à 100 ou dont la pédale d'accélération prenait en compte une infinité de possibilité entre « rien » et « pied au plancher ». Wouaou ! Sacrée bagnole !

Arriver à la barrière. La voir s'ouvrir automatiquement. Saluer le type en uniforme dans la guérite dont il vit les lèvres articuler un joyeux « bonjour, monsieur Grangé ! ».

S'engager sur la voie. Pester contre le monde et les bouchons, les deux roues partout et n'importe comment, les piétons encore pire, les bus n'en parlons même pas. Trembler dix fois parce que la voiture étant un chouia plus grosse que son habituelle vieille Twingo, il est encore passé à un poil de cul de l'accrochage et vraiment c'était un miracle que pas. Suivre le GPS dans une ambiance de luxe feutré. S'apercevoir que Mathias-parfait écoute Radio classique en sourdine - OK, c'est bien, c'est sympa - si, si, ne vous faites pas de fausses idées, Mathias-normal n'est pas un ignare en classique et même il aime bien un certain nombre de trucs, il a des CD, il en écoute parfois le week-end, c'est juste que le matin en allant au boulot, bon. Galérer pour trouver Rire & Chansons. Manquer de tuer un cycliste parce qu'il était en train de chercher la station. Se faire évidemment traité de con et de plein d'autres choses.

Devoir changer trois fois d'itinéraire à cause de travaux. Être bloqué derrière un camion-poubelles, une camionnette de livraison. Klaxonner. S'énervé. Du coup, ne rien entendre du sketch qui avait l'air marrant et se taper trois minutes de pubs en slalomant entre les livreurs à vélo qui semblent tous atteints de deathwish à un stade avancé.

Finalement, arriver à destination.

Soupirer de soulagement, on y est arrivé, on est encore vivant et la voiture n'a rien...

Ah non.

Chercher une place pour se garer et tout recommencer à partir de « s'engager sur la voie ».

Deux fois.

Same player.

10h48 comme heure de fin.

Mathias claqua la portière de sa voiture avec rage, garé dans une zone bleue, mais c'est tout ce qu'il avait pu trouver, déjà il avait eu la décence de ne pas se garer sur une place handicapé mais croyez-vous que le flic qui allait forcément l'aligner plus tard dans la journée prendrait ça en compte, hein ? Sûrement pas !

Rageant surtout d'avoir fini par reconnaître le quartier, les rues, un coin de Paris sympa où il était déjà allé plusieurs fois pour des fêtes, quand il était étudiant - il avait même été un temps plus ou moins en couple avec une nana qui habitait pas loin, c'est pour ça qu'il connaissait bien - plus ou moins parce que plus de son côté à lui et beaucoup moins du sien - ça n'avait pas duré, forcément, elle l'avait largué - un coin hors de prix, évidemment - surtout qui mettait son lieu de travail à cinq station de métro de son appartement. En ligne directe.

La lose !

Même si c'était dans son GPS, Mathias-parfait ne devait jamais venir en voiture - la voiture, c'était le mal - d'ailleurs, la sienne était peut-être une grosse allemande très chère, mais elle était électrique et surtout, ce n'était PAS un SUV, et toc ! - il se demanda même si, certains matins, il n'y venait pas à pieds, à vélo, en trottinette ou même en courant parce que gnagnagna c'est bon pour la santé de bouger et on voit bien que tu n'es pas le Mathias qui se met à transpirer rien qu'à l'idée de marcher.

Mathias-parfait ? Mathias-le-prétentieux de m..., oui !

Comme à chaque fois qu'il conduisait dans Paris, Mathias en était ressorti très énervé.

Et il avait beaucoup, beaucoup de mal à se calmer.

Sa boîte - Grangé Trading, il ne s'était vraiment pas foulé pour trouver le nom - était sise dans un petit immeuble bourgeois qu'il trouva haussmannien vu que, surtout par paresse, il n'avait jamais trop su distinguer les styles architecturaux parisiens au-delà de « moderne moche » ou « haussmannien ».

Selon les plaques apposées à l'entrée, elle en occupait trois étages, les plus élevés. Et s'il se basait sur le nom, elle faisait donc...

Du trading.

- Putain, cracha-t-il, bien loin de se calmer, il ne manquait plus que ça !

- Un problème, monsieur Grangé ?

#

- Évidemment, un problème, hurla-t-il en se retournant, je...

Une jeune femme. Vingt ans, vingt-cinq à tout casser. Brune, coupée au carré. Tailleur strict mais assez chic. Silhouette sportive. Peau bronzée. Talons hauts. Une serviette sous le bras. Des lunettes stylées à épaisse monture noire. Et visiblement terrifiée de ce qu'il ait eu à priori l'intention de lui crier dessus, voire même de la frapper.

(Oui... Enfin, non, Mathias ne frapperait jamais une femme. Il était globalement opposé à la violence et pas seulement parce qu'il n'y était pas très doué. Mais là, il était quand même très énervé.)

- Pardon, souffla-t-il en reprenant brusquement ses esprits et faisant un pas en arrière. Je suis désolé. J'ai mal dormi. J'ai cru... Je sais pas. Désolé. Vraiment.

Elle eut un petit rire nerveux.

- Mathias, tu m'as fait peur, dit-elle de sa voix flûtée. J'ai cru... J'ai presque cru que tu allais me frapper quand même. Tu le sais.

- Grands dieux, non ! Quelle idée.

- N'est-ce pas ?

Petit rire gêné.

Elle maintint pourtant entre eux une distance dont il devina tout de suite qu'elle était au moins le double de ce qu'elle maintenait d'habitude avec lui. Car ils se connaissaient, c'était évident. Plutôt bien, même. Collègues. Depuis un certain temps. Amis, peut-être. Mathias espéra que rien de plus. Que le Mathias-parfait n'avait pas développé en son absence une attirance adultérine pour des gamines qui auraient quasiment pu être sa fille et dont il était le boss. Pitié, pas ça !

- Comme tu n'étais pas là, je suis allé au rendez-vous avec monsieur Kolarpov. Tu le sais.

- OK.

Il y eut un petit temps de gêne, encore.

- J'espère que ça ne te pose pas de problème, tu le sais. On en avait plus ou moins déjà discuté. De la possibilité de, je veux dire. En cas de circonstances exceptionnelles. On en avait parlé, non ? Je sais que tu voulais traiter en direct avec lui mais... Bon, tu connais Kolarpov, tu le sais... Et puis, on avait tellement bossé sur le dossier, je le connais quasiment aussi bien que toi, c'est même toi qui l'as dit la dernière fois en cosui. Je me suis dit que je pouvais tempérer.

Mathias se força à rire.

- Non, non, dit-il d'une voix un peu trop forte, vous... Tu z'avez... As très bien fait. TU as très bien fait. Ouais. Très bien fait. Kolarpov, hein ? Ho là là...

Voilà, voilà.

Bras ballants, tous les deux à la porte de l'immeuble et lui dans le passage qui l'empêchait d'entrer et ne se décidait pas à bouger, embarqué dans ses pensées qui

remontaient comme des bulles dans une flute de champagne - Kolarpov - c'est moi qui suit Kolarpov, l'ours qui chante en fa, en pov... - sans doute le Pierre dont lui avait parlé Élodie - un nom qui sonnait russe alors forcément, Mathias se mit à imaginer des trucs - des trafics avec la mafia, des anciens du KGB inquiétants et tatoués, des oligarques en disgrâce, du blanchiment d'argent sale, des litres de vodka, des règlements de compte et le tueur froid venu le massacrer, lui et sa famille pour un pauvre petit million piqué dans la caisse et emmené en Suisse pour y être planqué sur un compte numéroté à la suite d'un road-trip dangereux et rocambolesque...

- Mathias ?

- Pardon. Oui, pardon. Alors ? Avec Kolarpov, je veux dire ?

Elle eut une petite moue enfantine.

- Il a été un peu déçu que tu ne sois pas là en personne, dit-elle en hochant la tête.

Comment j'ai galéré pour tempérer ça, tu n'imagines pas - d'ailleurs, officiellement, quand tu reparleras avec lui, tu as eu une espèce de gastro foudroyante qui t'as cloué au lit toute la matinée, OK ? Va pas lui raconter autre chose, je passerais pour une conne et toi avec, tu le sais.

» Je suis désolé pour le côté un peu dégueu, mais c'est tout ce qui m'est venu à l'esprit.

» Sinon, ça a été un peu tendu au début, il a pas trop aimé que tu ne l'aies pas appelé pour le prévenir, mais j'ai réussi à tempérer, il a finalement accepté de signer. C'est bien nous qui nous occupons de la join-venture aux termes que vous aviez précédemment négociés. Tu le sais. Je crois qu'au fond il sait qu'il n'a pas trop le choix s'il veut que ça se passe bien, n'est-ce pas ?

- Évidement ! (Essai de rire, cette fois de connivence qui lui valu un petit coup d'oeil intrigué par dessus les grosses lunettes - même si pour être honnête, il était totalement incapable de dire exactement ce qu'était une « join-venture » et surtout, comment s'en « occuper ».)

- Peut-être plutôt en discuter dans ton bureau que sur le pas de la porte, non ?

Alors seulement Mathias réalisa qu'il était dans le passage.

Il rougit.

- Bien sûr, bafouilla-t-il, encore une fois pardon. Je ne suis pas moi-même, ce matin.

Il avait essayé de faire passer ça avec un sourire, un petit sous-entendu implicite de fiesta et de gueule de bois mais elle eut l'air plus inquiète et interloquée qu'autre chose et accentua encore un peu la distance entre eux - OK, donc elle ne l'avait jamais vu torché ou défoncé ou même en lendemain de, donc il n'y avait probablement rien entre eux, ils n'étaient même pas vraiment amis. Juste collègues. Proches collaborateurs en tout bien, tout honneur et au lit soit qui mal y pense. Très bien. Il préférait ça. C'était moins compliqué à gérer.

Sauf qu'elle tenait visiblement absolument à régler avec lui, là, tout de suite, les détails de sa fameuse « join-venture ». Dès qu'ils furent entrés dans l'ascenseur, elle ouvrit son dossier pour lui présenter des papiers pleins de chiffres et de schémas tout en lui débitant des propos auxquels il ne comprit absolument rien sinon que, prévu ou pas à la base, vu qu'il n'avait pas été là à la signature, elle était désormais partie prenante du truc, Kolarpov avait insisté et elle comptait bien en tirer le pourcentage de profit qui allait avec.

Futée.

Mathias la regarda avec respect.

C'était peut-être ça qui lui avait manqué pour être le Mathias-parfait plus tôt. Cette façon de saisir les opportunités.

Par contre, c'était peut-être aussi ça qui allait complètement ruiner sa journée.

Parce qu'à un moment ou à un autre, elle allait arrêter de parler en lui tendant des papiers. Il allait falloir qu'il réponde, et autre chose que des hochements de tête ou des « oui, je vois » d'un air inspiré.

Sinon, il allait se faire gauler.

Mathias se sentit piégé.

#

Les bureaux de sa boîte étaient super classes, modernes, confortables, sentant le fric à plein nez, avec ce petit côté faussement cool dans la déco et le baby-foot en salle de pause des entreprises jeunes et branchées.

Les employés de sa boîte étaient super classes, trentenaires fités, très bien coiffés et habillés - de vraies gravures de mode dans le style sentant le fric, la bonne éducation et les grandes écoles de commerce ou de marketing en costumes et tailleurs cintrés, parlant couramment franglais et buvant beaucoup de café.

Même son bureau personnel était super classe avec son plafond haut à moulures, son parquet impeccablement ciré, ses meubles à la fois anciens, lustrés et pourtant pratiques et parfaitement agencés et sa déco plus « Avengers fluo » pour le côté jeune et décalé.

Start-up nation & pognon, bébé.

Par contre, sa journée dans sa boîte fut une horreur.

Déjà, si on peut honnêtement appeler « journée » les deux heures vingt-cinq minutes qu'il y passa avant de trouver un prétexte et de s'enfuir pratiquement en courant. Personne ne le poursuivit mais, même une fois dehors, il continua à courir, arracha d'un geste nerveux la

contravention coincée sous son essuie-glace, se glissa au volant, démarra en trombe, voulut sortir trop vite et y laissa son phare avant droit - et merde ! Mais tant pis, pas le temps et puis l'autre voiture n'a sûrement rien...

Mais fuir cet horrible endroit pleins de gens !

Avec Leila - elle s'appelait Leila, c'est comme ça que l'avaient appelé tous les gens qu'ils avaient croisés - bises de loin, dans le vide, CoVid oblige - ça va ? Ça va. Alors Kolarpov ? C'est bon, on a le deal ! Trop classe, meuf ! Champagne ! Ce genre de choses - même un qui l'avait salué d'un « salut princesse, la Force est toujours avec toi à c'que j'vois ! » à quoi Mathias avait tenté d'expliquer que la princesse, c'était Leia, pas Leila mais... Quoi ? Nan mais dans Star Wars... Incompréhension. Laissez tomber - next topic - « ça va, Mathias ? » avec un air inquiet et on lui avait beaucoup demandé si ça allait.

Toujours avec un air inquiet...

Encore une de ces boîtes de jeunes où tout le monde se tutoyait.

Avec Leila, donc, ils avaient fini dans son bureau. Elle avait beaucoup parlé et au fur et à mesure qu'elle parlait, elle lui présentait des papiers. Mathias n'avait rien compris aux papiers, encore moins à ce qu'elle lui expliquait. Sinon qu'il y avait des dizaines de millions de dollars en jeu. Il avait hoché la tête, avait acquiescé d'un air entendu en répétant de temps en temps un bout de phrase chopé au hasard et agrémenté d'un « tout à fait » ou d'un « voilà ! ». Ça avait eu l'air de passer.

- Mais tu es sûr que ça va, Mathias ? Je te sens pas trop dans l'move, là...

OK. Ce n'était peut-être pas si bien passé que ça.

- Ça va, ça va. Mal dormis, je t'ai dis. Mal à la tête.

- Je finis ça, il reste un dernier document, et je vais te chercher une aspi. J'en ai toujours dans mon bureau pour tempérer mes migraines. Tu le sais.

- Et ça tempère ?

Incompréhension.

- Oui, tu le sais. Mais je vois pas...

Leila avait des tics de langages assez agaçants quand on était obligé de l'écouter sans rien comprendre au fond de ce qu'elle disait. Par exemple, « tu le sais » utilisé à tout bout de champ, comme une sorte de ponctuation dans ses phrases - il avait tenté de compter et s'était perdu à soixante-quatre - et elle faisait un usage assez excessif au goût de Mathias du verbe tempérer. Tempérer, tempérer et ça tempère et ça tempère... Il avait été à deux doigts d'enchaîner avec la voix de Dark Vador sur un magnifique (de son point de vue) : « Leila, je suis tempère ! » mais il s'était retenu au dernier moment.

Il avait fini par se débarrasser d'elle d'un maladroit :

- OK. Tout ça c'est super, mais on en reparle plus tard. Là, ça va vraiment pas, j'ai un de ces mal de crâne. Tu veux bien me laisser cinq minutes ?

Tout ce qu'il avait pu trouver au moment où elle avait vraiment eut besoin d'une réponse et pas seulement d'un hochement de tête ou d'une répétition de ses propres phrases. Parce qu'il avait besoin de respirer. Depuis qu'il avait croisé Leila, Mathias avait l'impression de vivre en apnée.

Elle avait froncé les sourcils.

- OK, mais cette après-midi sans faute ! Faut qu'on sois fit pour le juridique, tu le sais.

- Oui, je le sais. Merci, Leila.

Mathias avait fermé les yeux. Elle était sortie sans rien ajouter, visiblement très partagée entre la colère vexée par son attitude et l'inquiétude au sujet de sa santé.

Je tiendrais pas deux jours comme ça, s'était dit Mathias. Deux jours ? Mais ça ne faisait pas deux heures et tout le monde se posait déjà des questions. À ce rythme, il serait démasqué avant le soir. Enfin, démasqué... Il restait quand même lui, Mathias Grangé, impossible de le nier - il ne serait pas « démasqué » - personne ne pourrait imaginer ce qui était en train de lui arriver, personne - par contre, il finirait probablement chez un psychiatre de renom qui serait bien tenté de le faire interner. Coincé dans une cellule, bourré de psychotropes, privé de la vie du Mathias-parfait dont il avait rêvé avant même d'avoir pu commencer à en profiter et, surtout, sans même avoir eu le temps de se taper Élodie Cauchin !

Au moins une fois, quoi, merde !

Ce n'était pas juste, il fallait qu'il...

Mais Mathias n'avait pas eu beaucoup de temps pour se ressaisir et penser à un plan. Leila à peine partie, ça avait été le défilé dans son bureau. Que des jeunes gens dynamiques et plein d'allant - plein de questions aussi, quelques unes véritables, la plupart surtout destinées à mettre en valeur à quel point ils et elles avaient bien travaillé leurs dossiers.

Mathias les avait tous cordialement détesté. En son fort intérieur.

Par contre, il avait remarqué que le Mathias-parfait avait parfaitement joué le jeu question mixité et inclusion. Évidemment. Toujours by the books, ce bon vieux Mathias-parfait - voir en avance sur le book - très en avance - Ainsi la moitié de ses employés étaient des femmes - sauf un/une au genre parfaitement indéterminable - et il y avait une telle diversité ethnique qu'on se serait cru dans un vieil épisode de Star-Trek !

(Par contre, toutes et tous minces et musclés.)

Oh, il pouvait s'en moquer, jouer l'ironie dans sa tête, trouver ça un peu trop « vitrine » pour être honnête, n'empêche qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer un peu, en vrai, de se sentir presque rassuré par ça.

Quelque part, même gavé de thunes, même passé du côté des patrons et de la finance, Mathias-parfait n'avait pas abandonné toutes les valeurs auxquelles tenait Mathias-normal et ça l'en rendait à la fois plutôt attachant et encore plus détestable - bien trop parfait, ce Mathias-parfait, bordel !

- Mais qu'est-ce que tu en penses, Mathias ?

Grrrrr !

Mathias avait essayé le « on verra plus tard, là j'ai mal à la tête pour réfléchir » - incompréhension inquiète - l'attitude du vieux bonze avec phrase sibyllines et apparemment déconnectées mais suggérant doucement que la réponse est dans la question pour le disciple qui saura chercher - incompréhension un peu froissée ou amusée - blague et jeux de mots entre potes - incompréhension à la limite du mépris.

Il eut l'impression d'avoir tout essayé et que rien n'avait marché.

Il se sentait de plus en plus mal, au bord de la syncope.

Et son corps devenu parfait avait fini par se rappeler qu'autrefois, il évacuait son stress en une transpiration aussi abondante que malodorante. Son magnifique costard à plusieurs SMIC avait commencé à ressembler à une vieille serpillière, il était obligé de s'essuyer constamment le front et les derniers à venir le voir en avaient été visiblement choqués, ce qui l'avait encore plus stressé et du coup - cercle vicieux.

Mathias avait fini par prétexter un coup de fil inopiné - désolé, une urgence, je prends ma journée, on verra tout ça demain - pour finalement s'enfuir alors que le dernier venu, un

jeune type sympa d'origine indienne ou pakistanaise dont il n'avait pas réussi à choper le prénom venait juste lui proposer d'aller déjeuner.

La suite, vous la connaissez.

#

Sa voiture, désormais privée d'un phare à l'avant et d'un rétroviseur, une portière bien rayée et le pare-choc arrière à moitié décroché - il avait eu moins de chance qu'à l'aller, heureusement que du matériel, pas de blessés parce qu'à chaque fois, il ne s'était pas arrêté - sa voiture garée n'importe comment, de travers sur une place handicapée, en warnings mais même comme ça, il allait sûrement encore se faire aligner - sa voiture presque abandonnée, il n'était même pas sûr de l'avoir fermée à clé - il s'était engouffré au hasard dans un café et avait commandé une bière, vite avalée. Deux. Trois, nous irons au bois ! Bois ! Bois !

- Holà, doucement ! Lui fit le patron en lui servant la quatrième, prenez le temps, elle va pas s'envoler, vous savez. Sale journée ?

- Vous n'avez pas idée.

Mais ensuite, le patron fut appelé par un de ses potes attablé dans le fond et Mathias n'eut pas le loisir de développer. La gamine boudeuse qui prit sa place derrière le bar aurait donné froid à un iceberg rien qu'en le regardant et elle n'en avait visiblement rien à faire que Mathias ait passé une sale journée ou pas tant qu'il payait ce qu'il buvait - et son costume, bien que visiblement porté pour venir en courant jusqu'ici depuis au moins... Lyon ? Loin, en tous cas - son costard disait assez qu'il avait sans doute de quoi se payer tout le fut de bière dont elle lui tira sa cinquième pinte avec la tête d'être en train d'enterrer un lointain cousin - joie interdite, même si on pouvait pas l'encadrer et quel ennui...

Mais oui, Mathias passait une sale journée.

Mathias ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Mathias n'avait aucune idée de comment s'en sortir.

Et passés l'effroi du début et le fantasme puéril et imbécile de coucher avec Élodie Cauchin qui s'était imposé ensuite, il lui restait quoi ? Ce n'était pas sa vie. Il ne connaissait pas cet autre Mathias. Il ne pouvait pas jouer à être lui. Ça ne marcherait pas. Il ne pouvait pas lui piquer sa vie comme ça. Ça n'avait pas de sens. Et ça n'était pas juste.

Quelque part dans son passé, il ne savait pas trop quand ni comment, Mathias-parfait avait abandonné l'espoir de devenir un grand dessinateur de BD ou une rockstar, ou un influenceur suivi et respecté, ou un humoriste ou même les quatre à la fois - il avait dû prendre au sérieux un de ses profs qui lui répétaient qu'il avait un vrai don pour les maths et il s'était mis à travailler au lieu de rêvasser et ça avait payé.

Pour des raisons diamétralement opposées, Mathias finalement, se reconnaissait bien là et pouvait mépriser ses deux lui-même - une autre manière d'être minable - lui pour avoir raté tous ses rêves, le Mathias-parfait pour avoir réussi tout le reste de les avoir abandonnés. Mathias-parfait était bien lui, une autre version de lui - il pouvait l'aimer de le détester.

Et il n'avait aucun droit à lui voler sa vie.

Élodie était un être humain, pas un fantasme éthéré. Ses enfants étaient des êtres humains aussi dont il ne connaissait rien et qui ne savaient pas encore qu'un destin pour le moins stupide et cruel venait de les priver de leur vrai père pour y coller un ersatz à la place. Ses collègues étaient des êtres humains qui comptaient sur lui. Ses amis - il avait forcément des amis. Et, oh mon Dieu, sa mère !

Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir faire ?

Mathias se mit à pleurer dans sa bière.

La serveuse soupira et secoua la tête mais ne dit rien.

L'autre type accoudé au bar dormait dans son vin. La salle était moitié vide de clients nouveaux et moitié pleine d'habitues que le patron connaissait, appelait facilement « ma couille » et ne faisait pas toujours payer pour leur petit noir du matin ou leur andouillette-purée.

Ce genre de café.

Mathias n'avait aucune idée d'où il était, il avait conduit au hasard. Il ne savait pas comment ni combien de temps. Il ignorait même quelle heure il était.

- C'est un cauchemar, articula-t-il.

La serveuse haussa les épaules.

- Bienvenu dans ma vie, l'ami.

Elle ne l'avait pas dit mais c'était tout comme.

Mathias avala de travers, toussa, recracha de la bière, faillit tomber de son tabouret. Il fouilla dans ses poches, sortit son portefeuille, jeta une poignée de billets sur le comptoir - beaucoup trop pour quelques bières, mais ça n'avait aucune importance.

L'ami.

- Désolé pour la bière, dit-il. Bonne journée !

La serveuse lui lança un regard bovin en essuyant un verre et soupira bruyamment.

Mathias sortit presque en courant. Il savait quoi faire. Ça ne donnerait peut-être rien mais c'était la seule idée qu'il ait eu depuis le matin et elle en valait bien une autre.

Quelque chose à faire.

Ou plutôt, quelqu'un à aller voir.

#

Son oncle Charlie.

Charlie n'était pas son oncle. Il n'étaient pas de la même famille et Charlie n'avait que quelques années de plus que lui. D'ailleurs, il ne s'appelait pas Charlie, mais Charles-Henri - ou quand le prénom, on le verra, ne dit rien ni des origines, ni du destin social.

Mais tout le monde l'appelait Charlie, c'était plus cool que Charles-Henri et aussi beaucoup à cause de la série - parce que, quand ils étaient mômes, Charlie l'avait beaucoup regardé, la série « Mon oncle Charlie » et il en parlait tout le temps - à cause du nom, vous comprenez ? Il avait presque l'impression d'être un peu célèbre.

D'ailleurs, il était devenu célèbre - quoi qu'à une échelle beaucoup plus locale.

Quand ils étaient adolescents, tout le monde allait tout le temps voir leur oncle Charlie quand ils avaient besoin d'un avis - sur tout, sur rien, parfois juste pour taper la discute en se roulant un joint - c'était bizarre, parce que Charlie, sans être idiot, n'était pas particulièrement intelligent, il ne tirait pas de sagesse particulière d'une vie dans laquelle il ne se passait jamais rien, il n'avait pas voyagé, n'était pas particulièrement débrouillard et avait arrêté l'école trop tôt pour faire autre chose que survivre de petits boulots desquels il se faisait constamment virer parce que pas ponctuel, souvent alcoolisé, mal poli, menaçant, vraiment pas doué et paresseux comme pas deux. Pas spécialement sympa, en plus, toujours à vanner méchant, toujours à chercher à vous rabaisser, à vous humilier. Limite violent aussi, surtout avec les filles. Une sorte d'archétype du sale type du bas de la chaîne alimentaire sans ambitions, sans rêves, sans projets et probablement sans avenir.

Et aucune envie de s'en sortir.

- Un job ? Du fric ? Mais j'en f'rais quoi ? qu'y disait quand on lui posait la question. Un job ça sert surtout à te piquer ta vie en te transformant en zombie, tu vois ? Huit heures par jour plus les transports à serrer les dents et rêver d'la r'traite en trimant pour engraisser les étrangers qui foutent rien ? Mais ouais... Sans moi, frangin ! C'est un rêve de robot, ça,

pas d'humain ! Une vie de mouton. Et puis, le pognon que t'y gagnes, c'est surtout pour te payer des trucs dont t'as pas b'soin quand t'es chômeur. Moi, chui chômeur et ça m'va super comme ça !

Charlie écoutait la radio, regardait la télé, fouillait les réseaux sociaux, lisait les journaux qu'il récupérait dans les poubelles. Il écoutait les gens parler dans les cafés malgré son air de ne pas y toucher et d'être juste là pour se pinter la gueule. Et de touiller tout ça dans son esprit tordu, il en avait des intuitions.

Des fois, souvent, sans qu'on comprenne d'où ça lui venait, au milieu de ses moqueries et de son fiel, de sa haine au petits pieds pour la plupart des gens et de son aigreur, Charlie vous sortait un truc un conseil, une prédiction, quelque chose qui, non seulement répondait à vos questions, mais se révélait la plupart du temps plutôt sensé et intelligent.

C'en était presque inquiétant.

Mais ça marchait et avec le temps il en avait presque fait un métier - les gens venaient le voir, il se moquait un peu d'eux, les insultait parfois, surtout les femmes, les juifs et les pas-blancs, et puis il vous donnait un avis, un conseil, un truc pertinent, c'était incroyablement énervant et frustrant. Surtout qu'il vous le donnait comme s'il était le roi d'Espagne s'adressant à un mendiant et qu'il vous faisait payer en sortant - mais pas trop cher, des fois même pas un vrai paiement et on racontait, un peu comme une légende urbaine en mode marketing viral, l'histoire du type devenu millionnaire à qui il avait annoncé le boom à venir des cryptomonnaies contre une boîte de nuggets et un paquet de clopes.

Sans déconner, c'était impressionnant !

Et elle était vraie, cette histoire ?

Évidement...

(En vrai, non. De ce que je sais, en tous cas, pas complètement. Il avait bien senti la montée du Bitcoin mais comme personne n'y comprenait rien et lui le premier, personne ne l'avait vraiment cru et personne n'était devenu millionnaire. Le gars de l'histoire avait juste gagné assez pour se payer une grosse Audi, se la faire tirer à peine deux semaine plus tard et perdre l'argent de l'assurance dans une autre cryptomonnaie qu'il s'était lui-même conseillé parce qu'elle avait un nom trop badass et sympa et bon, bah... Il aurait pas dû - n'était pas Charlie qui veut.)

C'était difficile à assumer parce qu'à part ça, c'était quand même un sale type, mais Charlie avait changé la vie de pas mal de monde.

Une voisine pensait même qu'il était une sorte de fils renié de Dieu, comme un jumeau maléfique de Jésus oublié du ciel mais qui aurait gardé ses pouvoirs. Qu'il les exerçait en échange d'une portion de votre âme, évidemment. Et c'était pas l'explication la plus farfelue au phénomène des dons de l'oncle Charlie.

Mathias avait bien besoin de conseils pertinents, d'une autre vision sur sa vie - il avait pensé « ami » et il était allé voir son oncle Charlie.

(Qu'il n'avait pourtant jamais considéré comme un ami.)

#

- Ah putain, dit Charlie en lui ouvrant la porte, le retour de l'enfant prodigue ou quoi ? Bah si j'm'attendais à ça !

Il rigola en se tapant ostensiblement sur la cuisse.

- Et t'as pris une douche à l'eau sale dans tes vêtements de pédé ou quoi ? Tu pues. Tu veux quoi ?

Toujours aussi charmant.

- Ça fait vraiment longtemps ?

Charlie fit la moue en se grattant l'entrejambe.

- Chais pas. Quinze ans, au moins. M'a jamais trop aimé ta pute, faut dire. Elle a pas dû trop faire d'la pub à ton oncle Charlie, j'me trompe ? Nan, j'me trompe pas. Elle t'as finalement jeté comme la merde que t'es, c'est ça ? Si tu viens pour la rattraper, tu t'es gouré d'adresse. J'suis pas un d'ces escrocs d'marabouts à deux balles, moi. J'fais pas revenir l'être aimé et toutes ces conneries de superstitions d'mon cul.

Mathias soupira. Presque soulagé. Ça au moins, ça n'avait pas changé.

- Je suis pas là pour ça, dit-il.

- OK. Entre, M la mini-bite. J'vais t'faire un café.

Le surnom, il le devait à un soir où, tous les deux bien stones, il avaient réellement joué à qui qu'à la plus grosse et bon, c'était Charlie qui avait gagné. Pas de beaucoup et puis, il avait triché, il... Non ! Il allait vraiment falloir un jour arrêter avec ses jérémiades. Grandir un peu. Charlie avait gagné, point. C'était pas grave. Il n'allait pas en mourir. Le succès ou l'échec dans la vie n'était pas lié à la longueur du pénis, quoi qu'il ait pu en penser dans ses jeunes années. Et sa bite n'était pas petite ! Elle était juste un peu plus petite que celle de Charlie, la belle affaire !

Évidemment, Charlie ne manquait pas une occasion de le lui rappeler le résultat de leur petit test, ce salopard - sans doute une leçon à tirer de la vie : on trouve toujours plus fort et plus gros mais aussi, surtout, plus con et méchant que soit.

C'était surprenant d'ailleurs que Mathias-parfait ait connu peu ou prou la même anecdote puisque le Charlie de sa réalité lui avait donné le même surnom. Mathias avait déjà vingt ans bien tassés à ce moment-là, dans sa version « normale », et il avait déjà mis plus que les deux pieds sur la fameuse pente glissante, sinon du vice, au moins de l'échec et de la

détestation de soi. Au même âge, Mathias-parfait devait faire de brillantes études et mener une vie de role-model (genre je suis et réussis deux cursus en parallèle, je fais du triathlon en plus des cours, je travaille deux mois dans l'humanitaire pendant mes vacances d'été parce que je ne vais quand même pas occuper mon temps à des futilités quand il y a des gens qui meurent et souffrent à ma porte, ce serait indécent - et je réfléchis déjà à des toilettes sèches pour mon futur chez moi même si c'est pas encore la mode - quoi ? Évidemment que je ne fume ni ne bois et que la drogue, c'est mal !) - aucune raison de trainer avec Charlie pour un type comme lui.

À moins que Charlie soit juste un sale type appelant tout le monde comme ça.

- Alors ? Qu'est-ce qui t'amène, mini-bite ?

- Tu peux juste arrêter de m'appeler comme ça ? Sérieux, Charlie, c'était marrant quand on avait vingt ans mais là c'est juste chiant.

Charlie haussa les épaules et tira sur la cigarette qui semblait collée sur sa lèvre inférieure.

- C'est toi qu'est v'nu, M la mini-bite, c'est pas moi qu'est passé t'chercher, pas vrai ? On est chez moi ici. Alors j't'appelle comme je veux et si ça t'plaît pas, la porte est toujours au même endroit. Bibiche ?

(Il voulait dire capiche.)

Ouais... Bibiche... Mais c'était vraiment parce qu'il n'avait rien trouvé d'autre comme idée.

Mathias regarda autour de lui. L'appartement de Charlie n'avait pas vraiment changé - en tous cas par rapport à sa réalité à lui. Toujours aussi vide. Toujours la même déco de meubles de récupération fanés et dépareillés. Toujours aussi enfumé. Et toujours la même question sans réponse : où trouvait-il l'argent pour payer le loyer ?

Charlie lui-même avait encore moins changé : un grand type très maigre dans des fringues sales et trouées, jean t-shirt d'un bout à l'autre de l'année, avec des cheveux longs et filasses, très noirs, des bracelets et des colliers de pacotille comme une sorte d'imitation Wish du Johnny Depp de Pirates des Caraïbes. La clope mal roulée maison et pas toujours exclusivement au tabac vissée aux lèvres et cette façon de se tenir avec le bassin en avant, comme si le haut de son corps, trop lourd pour ses dorsaux inexistantes, allait d'un instant à l'autre se décrocher et tomber derrière lui.

Charlie.

- OK, dit Mathias, je te raconte. Mais tu me laisses raconter. Même si ça te semble complètement dingue. Même si tu crois que je cherche à me foutre de ta gueule et, Charlie, je te jure, je cherche pas ça. Tout ce que je vais te dire est vrai. Totalement, absolument vrai. Mais c'est tellement dingue que j'ai besoin de te le balancer toute l'histoire d'une traite, tu comprends ? Sinon, j'vais pas y arriver.

Charlie haussa ses maigres épaules.

- Balance, p'tite bite et t'inquiète. Si tu savais le nombre de conneries de dingue que j'entends...

- Ouais, mais là...

Charlie se vautra dans son canapé qui grinça misérablement.

- J't'écoutes, mon gars Mathias, dit-il avec un petit sourire ironique. T'as toute l'oreille de ton bon oncle Charlie. Et putain, après un intro pareille, j'espère qu'tu vas m'balancer un truc pas mal excitant, hein, qu'tu vas pas m'faire une Lost, si tu vois c'que j'veux dire.

(Ricanement.)

Mathias prit une grande inspiration et lui déballa toute l'histoire.

#

Mathias s'était attendu à beaucoup de réaction de la part de Charlie.

En fait, non, il ne s'était attendu à rien. Il n'avait rien anticipé, rien prévu. Il était juste venu ici sur un coup de tête, une intuition. Sans même être sûr de tout raconter, ni même de savoir exactement quoi raconter. Il était toujours aussi incapable d'aligner deux pensées vaguement cohérentes l'une à la suite de l'autre.

Disons qu'il n'aurait pas été surpris que Charlie lui éclate de rire au nez ou le mette dehors en l'insultant - d'ailleurs, c'est probablement ce que lui-même aurait fait si les rôles avaient été inversés et pourtant, Dieu savait qu'il aimait les histoires de science-fiction et les soirées passées à délirer entre potes sur des « et si... » farfelus et abracadabrants (et en général finissant bien mieux que sa vraie vie, mais passons.)

Au lieu de ça :

- Ben mon con, dit Charlie en se relevant. Tu veux une bière ?

- Tu... Tu me crois ?

Charlie le regarda en plissant les yeux.

- J'ai toujours su que t'étais un peu un minable, M, dit-il. T'étais déjà une merde, comme gamin.

» Mais ouais ! Tire pas la tronche, c'est la vérité...

» T'aurais dû être une merde comme adulte aussi. C't'ait la suite logique. Pas une merde genre con comme un manche, non, au contraire. Juste la tronche farcie de rêves débiles complètement à côté de c'que t'aurais pu faire. C't'ait presque drôle à r'garder.

» Hé ! Hé !

» T'étais genre un poisson qui rêve d'être une libellule et s'plante à essayer d'voler comme un con au lieu d'apprendre à nager. Voilà. Un truc comme ça. Tu comprends c'que j'te dis ou pas ?

» Une merde, mais sympa hein ? J'dis pas. J'aimais bien trainer avec toi...

» Mais une merde. Destiné à rien, quoi.

Mathias soupira.

- Je veux bien une bière, finalement, souffla-t-il en se laissant tomber dans un fauteuil.

Quitte à se faire dénigrer comme ça, autant le faire assis en liquidant plusieurs de ces cannettes à pas cher, trop fortes et beaucoup trop tièdes que Charlie s'enfilait à longueur de journée. Assis pour amortir. Et boire pour oublier.

- Du coup, il s'est passé quoi ? Avec moi, je veux dire. Pourquoi je suis pas resté une merde comme tu le dis si aimablement.

En quelques mots, Charlie lui expliqua.

Comment, vers seize ans, il s'était mis soudain, du jour au lendemain, à vraiment travailler à l'école. À faire du sport. À ne plus voir son ancienne bande, à ne plus traîner avec eux. Arrêter la fumette, l'alcool, les conneries. Comment il avait même fini par sortir avec Élodie Cauchin.

- Avec la bande, on voyait tout ça de loin, on n'y croyait pas.

- J'avais finalement décidé d'apprendre à nager ?

- Quoi ?

- Le poisson, la libellule... Ta comparaison, mec, pas la mienne.

- Ah ouais. Ouais, voilà, t'avais putain de décidé d'apprendre finalement à nager ! Et mon con, t'étais doué. R'garde-toi ! Un beau requin d'mes couilles que t'es devenu !

Mathias ferma les yeux.

C'était bien beau tout ça, mais maintenant, il faisait quoi ?

- Quand tu t'es endormi, hier soir, cracha Charlie, t'avais fait quoi ?

Mathias cligna des paupières.

- Pardon ?

- Hier. T'as fait quoi ? T'as discuté de quoi ?

Hier...

Ça lui paraissait tellement loin, tellement...

#

Ah, si !

Mais oui, bien sûr ! La veille avait été une de ces soirées tout seul à se morfondre devant Netflix en attendant qu'il soit suffisamment tard pour aller se coucher sans avoir l'impression de trahir le sens de la vie et la coolitude minimale - purée, mais y a que les moines et les ratés qui se couchent avant minuit, j'ai pas raison ? La honte ! Une énième soirée à se dire qu'il allait dès le lendemain reprendre sa vie en main et que, pour ça, il fallait se débarrasser d'un certain nombre de freins - genre les bouteilles qui lui faisaient de l'oeil sur la table dans l'entrée pour le petit verre de bienvenue chez toi, Mathias - une sale habitude, celle-là. Une soirée pour toutes les vider, demain on repart bien - mais on va pas les jeter, au prix que ça coûte, ce serait gâcher, autant les boire.

Un peu trop de bouteilles, faut croire...

- Après, je sais plus trop...

- Et t'as pensé à rien ?

Mathias haussa les épaules.

- Pensé à rien, pensé à rien... On ne pense jamais vraiment à rien au sens strict, mais c'est pas pour autant qu'on pense vraiment à des trucs. Des trucs intéressants ou utiles, je veux dire. Je sais pas...

- Fais un effort, M.

- Ouais...

Ah, si ! (Bis repetita)

Si. Une de ses rêveries classique, un truc qu'il faisait de temps en temps, ça ne mangeait pas d'pain et ça l'occupait bien. Le voyage dans le temps. Construire une machine à voyager dans le temps, revenir en arrière, croiser le lui enfant ou adolescent et l'empêcher de faire tous les trucs qui l'avaient amené à rater sa vie - même s'il n'était pas trop sûr de quels trucs exactement. Y en avait sans doute un paquet et s'il ne faisait pas ceux-là, il en ferait probablement d'autres, peut-être même des pires mais oh ! Hein ? C'était juste une rêverie pour passer le temps !

- Et bah voilà, dit Charlie avec un grand sourire, c'est ça.

Silence.

- C'est ça quoi ?

- Ça ! T'as construit ta putain d'machine à voyager dans l'temps, t'es retourné dans l'passé, tu t'es parlé et t'as engendré le Mathias dans lequel t'es coincé maint'nant.

- Quoi ?

De nouveau un long silence. Pendant lequel Mathias se sentit l'esprit encore plus vide qu'avant, ce qui n'était pas peu dire, et Charlie restait planté là à l'observer en ricanant entre deux gorgées de sa bière immonde à pas cher.

Mathias avec un goût de métal au fond de la gorge.

- Mais... Mais je n'ai rien construit du tout, bredouilla-t-il. J'ai jamais... Une machine à voyager dans l'temps ? Mais c'est de la science-fiction !

Ce n'était en tous cas pas du tout le genre de bobards qu'il était venu chercher ici.

- Merde, Charlie ! C'est pas ça que...

- Tu connais la théorie du multivers et des timelines infinies ?

- La quoi ?

La théorie du multivers et des timelines infinies - écoute un peu, Mathias !

En gros : depuis le big bang, chaque évènement, même le plus insignifiant, déclenche la création d'une multitude d'univers parallèles absolument identiques entre eux à l'évènement en question près qui se déroule différemment dans chaque - autant d'univers que de façon qu'advienne ou n'advienne pas le fameux évènement.

- On parle d'ailleurs plus d'univers en arborescence que d'univers parallèles, mais tu vois le principe.

Pas du tout.

- Alors, regarde, regarde un peu, je vais pas me taire parce que t'as mal aux yeux !

Quoi ?

- Et bah tu vois, maint'nant, existent en parallèle du nôtre, une multitude d'univers tout pareil, sauf que dedans, je t'ai juste dit « alors, regarde » ou une autre phrase à la con pour attirer ton attention. Tu piges, M la p'tite bite ?

» D'ailleurs dans le nombre gigantesque d'univers qu'on prend à tort pour un infini alors qu'on pourrait le dénombrer si on avait une éternité et que ça à foutre devant nous, dans tout ça, il y a des milliards de fois plus d'univers dans lesquels Patrick Bruel n'existe pas que d'univers dans lequel il existe. Dingue, non ?

Euh...

- Mais j'ai pas inventé de machine à voyager dans le temps, moi !

Charlie poussa un long soupir.

- Toi, non. T'es trop con. Ou trop coincé profond dans ta vie de merde pour ça. Mais un des autres toi l'a fait. Je sais pas pourquoi, mais il l'a fait, ce con ! Et il a bien foutu la merde dans le multivers, on dirait.

» Parce qu'on peut pas faire ça ! On peut pas à la fois créer de nouveaux univers suivant le sens du temps ET voyager en arrière dans l'temps d'une seule timeline. T'as compris ? C'est pas possible. Ça s'télescope de partout, c'est l'bordel. Ça crée des interférences.

» Et, mon con, interférence, interférence, j'dirais qu't'as une bonne gueule d'interférence !

» Chais pas comment ça s'fait, r'marque, chais pas vraiment, chuis pas un putain d'physicien théorique, mais le résultat c'est qu'au lieu d'modifier sa vie comme y voulait sans doute le faire, ton Mathias génie d'la physique, il a mélangé tous les différents toi genre shaker à cocktails et c'est toi-toi, le Mathias le plus merdique de tous les univers qu'a hérité d'la version Mathias le parfait petit bourgeois d'mes deux !

» Putain, c'est trop beau ! C'est l'bordel, mais c'est trop beau !

Mathias en resta un instant sans voix.

- Mais du coup, je fais quoi ?

Charlie haussa les épaules.

- J'sais pas, p'tite bite, avoua-t-il. Je sais pas. Tu peux essayer d'inventer toi aussi une machine à voyager dans l'temps en espérant qu'ça remettra tout à l'endroit mais bon... J'te dis pas c'que j'pense de tes chances de réussite, hein ? Tu dirais encore que l'oncle Charlie est méchant avec toi.

» Nan, maint'nant qu't'es là, fais avec.

Faire avec...

Mathias ferma les yeux.

- Je crois que je vais te reprendre une bière, dit-il.

#

Mathias se réveilla avec la sensation très agréable d'être parfaitement reposé.

Détendu. Déjà en pleine forme avant même d'avoir ouvert un oeil. Son corps inlassablement travaillé pour être son meilleur allié confortablement allongé sur un matelas à la fermeté parfaite, enrobé de draps de satins doux et propres, à côté de sa femme aimante et aimée et...

Ah non.

Mathias réalisa trois choses absolument surprenantes pour un lundi matin.

D'abord, son réveil hurlait, une sonnerie stridente à réveiller les morts, horriblement désagréable. Ensuite, ses draps raides d'il ne valait sans doute mieux pas trop savoir quoi n'avaient pas dû être lavés depuis au moins un mois et sentaient encore pire. Et enfin lui-même...

Lui même...

Non content d'avoir l'impression de tout juste sortir d'uneessoreuse à linge au moins deux mille tours minute en compagnie de quelques kilos de harengs marinés, de vieux cendriers trop plein et d'un ou deux gros chiens diarrhéiques, voilà qu'il portait quoi ? Un pyjama ???

Mathias crut qu'il allait vomir.

Non plus. Malheureusement.

Il fit bien plus que le croire.

Mathias vomit effectivement, se jetant sur le côté par réflexe pour ne pas en mettre plein son lit, espérant rencontrer un seau habilement déposé là, la veille, mais se jetant un chouïa trop tard et se jetant mal et maladroitement, curieusement gêné par son corps qui ne lui répondait pas comme d'habitude - ne se jetant finalement qu'à moitié, à la fois trop et pas assez, tant pis pour le côté du lit et puis, emporté par son élan, se retrouvant à quatre pattes sur un tapis affreux, sale et élimé à finir de se vomir sur la main droite échouée dans un carton à pizza laissé là, pleins de reste froids et rien qu'à humer l'odeur du fromage fondu et figé mélangée à son vomi chaud et âcre, Mathias eut l'impression de sentir ses télomères raccourcir de moitié.

- Élodie, hoqueta-t-il. Au secours !

Personne ne lui répondit.

Si les enfants entraient maintenant et le voyaient comme ça...

Mais personne n'entra. (Et personne ne viendra, lui dit la petite voix intérieure de la peur.)

Mathias voulut reprendre son souffle. Essayer de comprendre.

Alors il aperçut son bide qui lui parut énorme et distendu, pendant sous lui mollement et lui cachant complètement son sexe qu'il sentait pendouiller encore plus mollement et il eut un bref instant de vide.

Avoir du bide était sa hantise. Peut-être son pire cauchemar. Parfois, quand il sortait d'un repas trop copieux, qu'il avait honte de lui, de n'avoir pas su se maîtriser, peur des effets sur sa silhouette dès le lendemain, qu'il pensait presque pouvoir sentir ses cellules graisseuses danser la java et gonfler, gonfler, gonfler à vue d'oeil, et qu'il mourrait d'envie de tout de suite aller tout suer à la salle, il lui arrivait même de se dire qu'entre perdre sa femme ou prendre du ventre...

Mais non ! Il ne pensait pas vraiment ça. Mais non. Allons...

Mathias avait toujours détesté le gras et les gros - même s'il faisait tout pour ne pas le montrer, parce que ça ne se faisait pas. Qu'il avait un peu honte de ressentir ça. Qu'il ne voulait pas être ce type-là. Mais c'était comme ça, il ne pouvait pas s'en empêcher. Il ne cherchait d'ailleurs pas vraiment à s'en empêcher, juste à le cacher. Dans sa tête, c'était compliqué.

Il avait appris à ne pas le montrer.

À la boîte, il avait même embauché exprès une personne en surpoids et il lui collait de bonnes augmentations dès qu'il le pouvait pour compenser ce qu'il pensait d'elle et bien afficher qu'il était progressiste et pas un de ces sales types avec un truc en -phobe - d'ailleurs, il était bien obligé d'admettre qu'elle bossait beaucoup et plutôt bien, son salaire n'était pas totalement immérité - oui, oui, OK, d'accord, il ne disait pas le contraire, mais - elle bossait surtout beaucoup en télétravail et en horaires décalés, il ne la croisait quasiment jamais.

Et voilà qu'il se réveillait comme ça et...

Mathias se mit à hurler.